

Obscènes mendians aux sourires farouches ;
 Publiciens aux doigts noirs, au front blême, aux yeux louches,
 Tous attentifs : les uns sur le sable couchés ;
 D'autres, assis plus loin dans les creux des rochers,
 Sous les grands aloès et sous les palmiers rares,
 Cherchant l'ombre et le frais dont ces lieux sont avares ;
 D'autres, pour voir le maître et l'ouïr à leur gré,
 Entrent jusqu'aux genoux dans le fleuve sacré.
 Tout fait silence au loin, le vent, l'eau jaune et lente,
 Et des plaines du Gad l'immensité brûlante.
 Seul, l'homme du désert parle à ce peuple, et dit
 Ce qu'il peut répéter de ce qu'il entendit :
 " Rendez droits les sentiers et préparez la voie ;
 Toute chair connaîtra le salut et la joie.
 Approchez ! Le Seigneur est déjà sur le seuil ;
 Des superbes sommets son pied courbe l'orgueil.
 Loïn des molles cités que l'esclavage habite,
 Venez, dans le désert, attendre sa visite ;
 Venez, et, par le jeûne et les mâles travaux,
 Faites-vous des cœurs neufs et des membres nouveaux.
 Ah ! que l'eau du torrent mêlée au miel sauvage
 Mieux que le vin dans l'or m'a fait un doux breuvage !
 Comme à mes pieds tombant dans l'herbe, le matin,
 La sauterelle apporte un facile festin !
 Sans autre soin que Dieu dans la journée entière,
 Combien vive au désert s'écoule la prière !
 Et, faisant avec nous leurs adorations,
 Quels saints rugissements, le soir, ont les lions !

" Pour ôter ses élus des longues servitudes,
 Dieu les pousse lui-même au fond des solitudes.
 Il fait, pour les nourrir dans l'aride séjour,
 De la manne du ciel leur pain de chaque jour.
 Le désert affranchit le corps ainsi que l'âme ;
 La fierté se respire avec ses vents de flamme.
 Venez ! dans la prière et l'air libre des monts
 Vous secourrez le joug des rois et des démons.

" Et si la solitude, en votre âme agrandie,
 De sa soif immortelle allume l'incendie,
 Le prophète apparaît qui jamais ne faillit ;
 Il frappe le rocher, et l'eau vive jaillit,
 Jaillit à flots pressés et coule intarissable ;
 Elle creuse son lit sur le roc, dans le sable,
 Et vous y buvez tous, esclaves triomphants,
 La liberté, la vie. Hommes, femmes, enfants,
 Tous s'y viennent plonger ; et toute plaie immonde,
 Toute marque des fers disparaît dans cette onde :
 Vous marchez jeunes, purs, pleins d'audace et de foi,
 Vers le mont foudroyant d'où descendra la loi.

" Venez donc ! au passé dites l'adieu suprême.
 Entrez tous hardiment dans la mer du baptême ;
 L'eau renferme la force avec la pureté
 Et l'oubli des douleurs de la captivité ;
 La terre, aux anciens jours, coupable, y fut lavée.
 L'onde, en touchant le corps, fait que l'âme est sauvée ;
 Elle donne une voix prophétique aux roseaux ;
 L'esprit du Dieu vivant flotte encor sur les eaux !"

Tel Jean les entraînait dans le sein pur du fleuve
 Pour engendrer au père une famille neuve ;
 Et tous y descendaient, confessant leurs péchés,
 Et devant lui passaient ; et sur leurs fronts penchés,
 Elevant à deux mains la coupe qui déborde,
 Jean répandait à flots l'eau de miséricorde.
 D'un peuple si nombreux le Jourdain se remplit,
 Que les hommes couvraient ses rives et son lit.

Durant l'automne, ainsi, quand les forêts sont mûres,
 Un grand vent annoncé par de lointains murmures,
 Éclatant tout à coup, enlève en tourbillons
 Les feuilles, les rameaux qui comblent les sillons ;
 Sur la vigne et les prés, comme un épais nuage,
 Ils courent, longuement balayés par l'orage,
 Tant qu'au bout de la plaine ils n'ont pas rencontré
 Le lac qui les reçoit dans son lit azuré ;
 Le feuillage en monceaux sur l'eau tombe et s'amasse,
 Et d'une nappe sombre il en couvre la face.

Or au fond de leurs cœurs ils se demandaient tous :
 " Jean n'est-il pas le Christ apparui parmi nous ?"

Et lui : " Je ne suis pas le Messie, et pas même
 Un prophète. Je viens vous donner le baptême.
 Je viens laver dans l'eau les hommes pénitents,
 Et préparer la voie à celui que j'attends.

Voyez : lorsque la nuit vers l'occident recule,
 Annonçant le soleil, paraît le crépuscule ;
 Le Seigneur, de là-haut, l'envoie avec amour
 Aux yeux que blesserait le brusque éclat du jour.
 Il vient ; il verse à flots sa limpide rosée,
 La moindre fleur des champs sa limpide rosée,
 Aux arbres des chemins comme à ceux des forêts
 Chaque rameau lavé luit plus vert et plus frais,
 Afin que le soleil n'échauffe rien d'immonde
 Et visitant le sein du bourgeon qu'il féconde.
 Ainsi, moi, précurseur d'un baptême nouveau,
 Pour vous purifier je vous plonge dans l'eau.
 Mais, comme un grand soleil nécessaire à la vigne,
 Un autre va venir, dont je ne suis pas digne
 De toucher le sandale, et dans l'esprit de Dieu
 Il vous baptisera du baptême de feu ;
 Sa flamme au sang d'Adam rendra toute sa force,
 A la sève ascendante il ouvrira l'écorce,
 Afin que le vieux cep que le père a planté
 Donne au saint vendangeur le fruit de charité."

Jusqu'alors confonda dans le peuple en prières,
 Et simple comme un frère au milieu de ses frères,
 Un homme au front pensif, mais sans austérité,
 Se lève et vient s'offrir ; si divin de beauté
 Qu'une lueur paraît émaner de sa face,
 Et que les yeux émus s'humectent quand il passe.
 Un sourire aperçu de tout être innocent
 Attire à lui les cœurs d'un attrait tout-puissant.
 Les tout petits enfants, pareils encore aux anges,
 De son manteau d'azur viennent baiser les franges,
 Et, de ses cheveux blonds, les oiseaux soupçonneux
 De l'aile en se jouant touchent l'or lumineux.

Il marche ; aux pieds de Jean à son tour il s'arrête,
 Au baptême commun il tend déjà la tête,
 Voilà qu'un grand frisson saisit, à son aspect,
 Le baptiseur courbé de crainte et de respect :
 Il refuse et lui dit : " Ah ! Seigneur, c'est vous-même
 De qui j'implore ici le don du vrai baptême ;
 Je baptise dans l'eau, Maître, et vous dans l'Esprit."
 Mais celui-ci : " Faisons ce que Dieu nous prescrit."

Jean cède, et de sa main sur l'homme pur s'écoule
 La même eau qui lavait les péchés de la foule.

Et dès qu'au bord du sable ont paru, hors de l'eau,
 Les pieds étincelants du baptisé nouveau,
 Voilà que le ciel s'ouvre, un large éclair en tombe,
 L'esprit de Dieu descend sous forme de colombe ;
 Une voix dit dans l'air, où la splendeur a lui :
 " C'est mon fils bien-aimé, je me complais en lui."

De lui seul et de Jean cette voix entendue
 Remplit de longs échos l'invisible étendue ;
 Et, palpitant d'amour du nadir au zénith,
 Dans son sein attentif l'univers la bénit.
 Les germes non éclos de toutes créatures,
 Les vieux morts attendant au fond des sépultures,
 Les globes nouveau-nés et dans leur floraison,
 Les anges, les Esprits d'amour et de raison,
 Le cèdre et l'humble mauve en ses frêles corolles,
 Tout a frémi d'attente au vent de ses paroles ;
 Car, en montrant à Jean celui qu'il espérait,
 La colombe annonça Jésus de Nazareth !

Faites silence, ô voix des prophètes, des sages,
 Descendez de votre nido, ô porteurs de messages ;
 Mourez avec la nuit, étoiles, pâles sœurs :
 Le vrai soleil éteint les flambeaux précurseurs !
 En rayons inégaux autrefois dispersés,
 La lumière elle-même enfin s'est épanchée,
 Et le Verbe, que Dieu mesurait entre vous,
 Est donné sans mesure à ce cœur humble et doux.
 Donc, ô Jean, la plus grande entre les voix humaines,
 Sagesse du désert, flot des douze fontaines,
 Ton baptême finit sur ce front tout-puissant ;
 Tu n'as plus sur la terre à verser que ton sang.

II.

LE MARTYR A LA COUR.

Les urnes, les trépièds, les flambeaux étincellent
 Dans le festin d'Hérode, et les fleurs s'annoncellent.
 Des hôtes accoudés les robes à longs plis
 Jettent mille couleurs sur la pourpre des lits.